

# Façon western mystique, Oliver Laxe filme les tribulations au Maroc de caravaniers qui emmènent leur chef mourant vers sa dernière demeure.

## MIMOSAS

d'OLIVER LAXE avec Ahmed Hammoud, Mohamed Shakib Ben Omar, Said Aagli... 1h33.

Un jour, Dieu prit Shakib avec lui dans un taxi. «*Va aider une caravane qui se déplace dans les montagnes*», lui enjoignit-il alors que leur voiture filait dans le désert. «*Un cheikh doit rentrer chez lui avant de mourir, tu vas l'accompagner.*» Shakib, vêtu de son polo rouge, ne semblait pas très sûr de lui. Mais il accepta l'ordre de Dieu et se rendit dans la montagne. Las ! Tout ne s'y passa pas exactement comme prévu. Si l'envie vient de commencer à raconter, à la manière du poète Rumi, le conte envoûtant que déroule *Mimosas*, première fiction (et second long métrage) du Franco-Espagnol Oliver Laxe, passé par Cannes en 2010 pour *Vous êtes tous des capitaines* et de retour cette année à la Semaine de la critique, sans doute serait-il sage de ne pas être trop précis. *Mimosas* est un film mystérieux sur le mystère, une parabole qui retient ses enseignements, et bien malin sera celui qui en extraira toute la vérité. N'était celle, absolue et limpide, de ses images.

**Trajet périlleux.** Arrive rapidement un moment où le spectateur décide de ne pas tout maîtriser, pour se laisser simplement porter par la beauté majestueuse de ce western mystique. Il y est question de foi, mais pas seulement religieuse : il faut croire au cinéma, se dit-on en son for intérieur, alors que les personnages s'enfoncent dans un paysage de plus en plus menaçant, et dans une intrigue de plus en plus opaque. Il faut croire au ci-

néma et en ses pouvoirs, quand bien même ceux-ci resteraient occultes.

Dans le Haut-Atlas marocain, en des temps reculés, un groupe de cavaliers chemine donc pour rejoindre Sijilmassa. Ils ont fière allure, vêtus de leur burnous sombre. Leur cheikh souhaite couper à travers la montagne pour hâter son retour, mais le trajet est périlleux. C'est ce groupe d'hommes qu'au même moment, dans un Maroc contemporain, un homme que l'on identifie comme une sorte de patron (Dieu, ou bien Satan ?) veut aider en leur envoyant Shakib. Un drôle d'oiseau, ce Shakib, joué avec grâce par Mohamed Shakib Ben Omar, tête d'épingle montée sur un corps lesté. Il est un Quichotte ambigu, dont on ne sait s'il est naïf ou illuminé, ou inquiétant lorsqu'il apparaît tout à coup, silhouette sombre et solitaire, en haut d'un piton rocheux. Il prend la route vers les cavaliers à bord d'un taxi, et l'image d'une poignée de voitures traversant le désert au crépuscule, soulevant d'immenses nuages de poussière sur leur passage, emporte dans un élan quasi mystique.

Shakib rejoint les cavaliers, et les problèmes s'amoncellent. Le cheikh meurt avant d'avoir atteint la destination, l'équipée ne compte bientôt qu'un duo de gredins qui doivent ramener la dépouille à bon port, et les mauvaises rencontres s'enchaînent. L'un des deux vauriens, Ahmed (Ahmed Hammoud), sur qui Shakib était chargé de veiller, semble particulièrement mis à l'épreuve. Il est le jouet mythologique d'une obscure divinité, à moins que ce ne soit simplement de la topographie.

**Stoïcisme.** La caméra suit le groupe qui gravit péniblement la montagne, embrassant au passage des lacs et des moraines, des étendues caillouteuses où l'on rêverait d'enfoncer les mains. Dans un des plans les plus spectaculaires du film, l'on observe le trajet du cadavre dans son linceul, passé de mains en mains sur des espaliers qui s'échelonnent dans un goulot étroit et vertigineux. «*Nous sommes dans la gueule d'un géant endormi !*» crie alors l'un des compères. Le plan a quelque chose de miraculeux dans un film si âpre, une majesté de *Seigneur des anneaux* réduite à son plus simple appareil. C'est tout l'extraordinaire de *Mimosas*, de s'entêter dans un exercice de plus en plus périlleux, de plus en plus épuré, avec le même stoïcisme qu'adoptent ses personnages face à l'adversité, et dont on ne croit plus guère qu'une aide divine va venir à leur rescousse. «*Crois, et prie*», intime Shakib à Ahmed. L'utilité du conseil n'est jamais avérée, mais la centralité du thème religieux nous apparaît, en ces temps crispés, comme assez gonflée. Une petite vague de stupeur, quelques rires parcourent la salle lorsque, retrouvant la dépouille qu'ils avaient un moment perdue, les cavaliers remercient le seigneur avec de retentissants «*Allah Akbar*». Oui, avant d'être si connotée, la formule servait une autre fonction, toute humble. C'est l'autre beauté de ce film, baigné de mysticisme soufi, que de rappeler d'où elle vient, et à quoi elle a pu servir.

**ELISABETH FRANCK-DUMAS**